

Le jour où, de journaliste, je suis devenu influenceur

...et où de ce fait j'aurais dû rendre ma carte de presse.

J'ai abandonné la neutralité. Parce que je voulais exister, et ne plus passer pour un ringard tout juste bon à concurrencer « Chasse & Pêche » à 3h du matin. Je voulais m'adresser à d'autres personnes qu'aux insomniaques férus de documentaires sur les nuances Pantone des pinces de scorpions.

Je voulais qu'on m'entende, qu'on me lise, qu'on me voie, qu'on me retweete.

J'ai confondu journalisme et karaoké politique.

Et je peux vous dire une chose : c'était une idée aussi brillante que de remplacer l'eau du radiateur par du soda.

Abandonner la neutralité journalistique quand on prétend informer, c'est comme sauter d'un avion avec un sac plastique en fécule de maïs : c'est léger, c'est moderne, de loin ça fait forcément l'affaire.

En réalité, j'ai découvert que l'ego ne ralentit pas la chute : il l'accélère.

Le jour où j'ai préféré l'émotionnel aux faits

(Comme remplacer un GPS par un horoscope)

Je me souviens très bien du moment où j'ai basculé. C'était un mardi. Ou un jeudi. Bref, un jour où l'actualité ressemblait à un concours de cris dans un tunnel.

J'ai commencé à écrire ce que je supposais que les gens devaient ressentir, au lieu de ce que je savais. Et c'était beaucoup plus facile ; plus rapide ; plus simple ; plus rentable : plus séduisant. Comme le Côté Obscur de la Force

Sauf qu'écrire sur l'émotionnel, c'est comme aller voir Madame Irma : ça dit ce qu'on veut entendre ; ça rassure, ça flatte... et ça se finit toujours par un tonneau dans le fossé.



Les faits sont comme un GPS : ils ne sont pas sexy ; ils ne sont pas émotionnels ; ils sont têtus et chiants. Leur seul bénéfice : éviter de finir son sprint dans un ravin.

Le jour où je suis devenu un outil au service de ce que je dénonçais

Sans neutralité, on ne met plus le réel en exergue : on le met sous le tapis pour le remplacer par une réalité alternative, séduisante, mais parfaitement fausse.

Sans neutralité, on tord. On maquille. On se vend. On devient de simples prostitués au service de ceux qui peuvent se payer leur propre mirage idéologique dont nous devenons les vecteurs.

C'est arrivé progressivement. D'abord, j'ai simplifié. Puis j'ai interprété. Puis j'ai "corrigé" (tordu aurait été insultant, alors que, bon...) la réalité pour qu'elle colle mieux au narratif, et qu'elle suscite plus efficacement l'émotion qui ferait du clic. J'ai choisi l'angle le plus prometteur en audimat.

Je me disais : « Ce n'est pas grave, c'est pour la bonne cause. »

J'étais le chalumeau qui soude les faits entre eux, soigneusement placés selon la cohérence des sources. Je suis devenu le chalumeau qui soude les barbelés balisant le chemin de la pensée unique.

Et puis un matin, j'ai réalisé que je n'étais plus journaliste. J'étais devenu **un scénariste de l'irréel**. Un faussaire avec carte de presse. Une caisse de résonance (donc un espace vide) pour des agendas qui ne croient aucunement à la fiabilité de l'information.

J'avais cessé d'être le contre-pouvoir vital de la démocratie, pour en devenir un fossoyeur.

Le jour où j'ai réalisé les dégâts

« Ma maison a brûlé... j'avais laissé ouvert le gaz parce que le bouton d'arrêt, c'était ringard, et je tenais l'allumette »

J'ai eu connaissance de l'audience qui me renvoyait : « on ne peut plus croire en rien », et qui devenait de plus en plus imperméable à la débauche d'émotion que je suscitais, comme un junkie qui a besoin d'une dose toujours plus importante de sa drogue, jusqu'à ce que sa vie ne tourne plus qu'autour de ça.

J'étais devenu utile :

- Aux politiques qui adorent les journalistes prévisibles
- Aux militants qui veulent des relais
- Aux polémistes qui veulent des ennemis
- Aux algorithmes qui veulent des clics
- Aux puissants qui veulent des récits, pas des faits, au service de leur agenda

Et le public dans tout ça ? Il vie dans un décor. Il devient un figurant. Un prétexte.

J'ai compris que j'avais cessé d'informer. Je **performais**. **J'obéissais**. En mentant.

Le jour où la réalité m'a rattrapé

La réalité a une particularité : elle finit toujours par revenir, même quand on l'a soigneusement maquillée. Elle trouve toujours un chemin, comme une herbe sous le goudron de l'autoroute. Elle tapote au carreau quand on a cloué la porte.

Un jour, un lecteur m'a écrit : « Je ne comprends plus rien. Vous dites tous des choses différentes. Je ne sais plus qui croire. Vous mentez tous. »

Et là, j'ai senti une petite douleur. Une douleur très précise. Juste entre la fierté et la honte.

Parce que ce lecteur n'était pas perdu par hasard. Il était perdu **à cause de moi**. Et de tous ceux qui, comme moi, avaient troqué la neutralité contre le confort de la paresse, et la jouissance de contrôler l'opinion.

Le jour où j'ai compris à quoi servait vraiment la neutralité

La neutralité n'est pas là pour protéger les puissants. Elle est là pour protéger le public **des puissants**.

La neutralité n'est pas un frein à la liberté. Elle est un frein à la dictature.

La neutralité n'est pas là pour être "au-dessus de la mêlée". Elle est là pour empêcher que la mêlée devienne la seule réalité.

La neutralité est là pour empêcher le journalisme de devenir un sport de l'extrême de projection urinaire, avec le public sous le jet et les puissants derrière.

La neutralité est un pare-feu. Et quand on l'abandonne, le feu se propage immédiatement.

Le jour où j'ai voulu revenir en arrière

J'ai essayé. J'ai voulu redevenir neutre. Redevenir rigoureux. Redevenir fiable.

C'était comme essayer de recoller un œuf que j'avais jeté du 5ème étage.

La confiance, une fois perdue, ne revient pas en sifflotant. Elle revient à pied. En boitant. En rechignant. Et parfois, elle ne revient pas du tout.

J'ai compris que la neutralité, c'est comme les freins d'une voiture : on ne se rend compte de leur importance que quand on les a retirés en pleine descente.

J'ai compris que j'avais commis la faute professionnelle ultime, le sortilège impardonnable : j'avais trahi les faits ; j'avais trahi ma mission ; j'avais trahi ma vocation. Je m'étais trahi.

Le jour où vous ne ferez pas comme moi

Si vous êtes journaliste : ne larguez pas la neutralité comme le sagouin qui largue l'amour de sa vie par un post Insta. Ne la méprisez pas. Ne la confondez pas avec la tiédeur. Ne la sacrifiez pas pour un peu de visibilité, un peu de vitesse, un peu de confort, quelques centimètres carrés de projecteurs.

Parce que sans elle, les faits se dissolvent, les récits s'installent, les puissants respirent mieux, le public suffoque. Vous, vous vous transformez en caisse de résonance pour les anti-démocrates ; un mégaphone pour les puissants qui, que vous le vouliez ou non, vous possèdent. Vous perdez votre âme de journaliste

La neutralité n'est pas parfaite. Elle n'est pas glamour. Elle n'est pas facile.

Mais elle est la seule chose qui empêche le journalisme de devenir un spectacle de marionnettes où les ficelles sont tirées ailleurs.

Et croyez-moi : **on regrette toujours le jour où on a lâché la rampe.**